

Daniel Othily



Chloé



Daniel Othily

Chloé

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3642-9

Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Les voitures se succédaient comme l'aiguille de l'horloge qui égrène les secondes. Elles défilaient entre deux troncs d'arbres. De toutes les couleurs, elles s'en allaient. Passages successifs, furtifs, hallucinants.

Parfois, un vieux monsieur, à pas lents, la canne à la main troublait le spectacle mécanique de la technique. Un véhicule, tout d'un coup, s'arrêtait pour laisser passer le vieil homme.

« La fin de l'être ouvre sans doute des droits » se disait Chloé.

Elle décroisa ses jambes et s'appuya davantage sur son coude droit, à cheval sur le montant du banc du jardin public. Elle tourna son regard vers le bassin à poissons rouges, et se mit à penser :

« Parce que nous sommes au pays des droits de l'homme, Dieu est mort, les Droits de l'homme l'ont remplacé. On censure au nom de l'humanité, on accuse la pornographie de fascisme en parlant de marchandisation du corps, d'instrumentalisation de la femme, de régulation de la sexualité. Pourrai-je changer l'avis des gens à propos des actrices ? Leur image sera-t-elle toujours celle de nymphos sans vie de famille et qui se font de l'argent facile ? Aurais-je

mieux fait de m'engager dans l'armée comme deuxième pompe ? C'est vrai, j'étais assurée d'un petit salaire pour longtemps et j'aurais servi tôt ou tard un adjudant-chef. Ai-je bien fait de rendre mon tablier car, ça ne sert à rien d'expliquer à ceux qui n'ont rien envie de comprendre ?

Le vol horizontal d'un pigeon qui frôlait le sol, coupa brutalement le plan de son regard. Elle revint à la réalité ambiante. Un moineau picorait quelques graines abandonnées à quelques centimètres de son pied. Le volatile en oubliait la trop grande proximité avec l'être Humain, comme si la position assise de ce dernier, lui faisait perdre sa dangerosité naturelle.

Chloé se renferma une nouvelle fois dans ses réflexions intérieures.

« Pourquoi l'oiseau a-t-il peur de l'Homme ? Est-il comme moi, constamment soumis à un équilibre précaire ? A-t-il toujours cette sensation de danger imminent ? Les oiseaux ont-ils le même sentiment que nous d'être deux dans un ? C'est vrai, je ne me plais pas à moi-même. Parfois, j'ai envie d'être une autre. Pourtant je ne me cèderai jamais à une autre personne.

Elle avait repris une sorte de visage résigné de sainte sur le bûcher. Le visage de celle qui se sent toujours en danger dans sa vie. Avait-elle la certitude qu'à sa naissance, elle était morte ? Avait-il fallu la réanimer ? Avait-elle en permanence le sentiment de ce perpétuel danger ? S'avouait-elle seulement avoir peur ? Quand bien même, elle était capable de faire des choses complètement folles. Peur de ne pas joindre les deux bouts à la fin du mois. Peur de ne plus être aimée. Peur de ne pas pouvoir assumer ses responsabilités jusqu'au bout. Peur de ne pas vivre

assez pour rencontrer ce qui fait pourtant peur : la vieillesse. Non, elle ne voulait pas vieillir. Oui, mais ça c'était une peur naturelle.

Chloé était une contradiction comme vous et moi, comme tous les habitants de cette planète, car sa tête ne savait pas ce que son sexe était en train de faire. Elle n'avait pas peur d'enfiler quatre lourdes montres autour du sexe d'un homme. Elle n'était pas embarrassée par son sexe, quand elle prenait des photos. Cet avantage ne lui faisait pas peur.

Une jeune femme franchit la porte du jardin du Luxembourg et se dirigea à grands pas vers elle. Chloé se mit à la suivre du regard. Elle se dit qu'elle l'aurait bien vue, nue, recouverte de collages multicolores qui auraient dessiné dans l'espace, les mouvements de ses hanches, de ses seins, de ses bras. Comme si la marcheuse présentait le manège dont elle était devenue l'objet, elle dirigea son regard vers Chloé, qui ne parvint plus à baisser les yeux. Son corps immobilisé par cette soudaine découverte de la femme nue, devenait lui aussi, objet de pétrification.

Les deux femmes fascinées par leur mutuelle découverte, exploraient l'univers des regards et des attitudes. Elles jugeaient leur beauté réciproque. Ce que seules savent faire les femmes, avec une délicatesse subtile, défiant toute concurrence masculine.

L'une et l'autre se toisaient dans une durée si limitée, qu'aucun photographe n'aurait pu saisir l'intensité de leur intrusion réciproque, dans le monde intérieur réservé. Peut-être un dessinateur aurait-il pu recréer le décor invisible qu'elles structuraient depuis quelques secondes ?

Chloé voyait dans le corps de l'étrangère, un corps particulier. Elle avait déjà transgressé sa singularité et l'avait dévêtu pour le recouvrir de nylon afin que toutes ses formes les plus intimes, saillent et aillent au gré du mouvement, attiser la convoitise de l'œil.

L'étrangère aux lunettes noires paraissait ténébreuse, mais sa démarche qui envahissait l'espace du jardin cultivait le goût du détail. Elle fabriquait une image. Elle tissait l'idée de son corps de femme. Chaque pas la mettait un peu plus en scène. Elle semblait avancer vers Chloé sans coup férir, certaine de son imminente conquête. Ses seins à peine perceptibles, quelques secondes auparavant, décrivaient un mouvement d'une sensualité à donner l'ivresse. Son menton, fier, fendait l'air davantage que l'échine d'un pur-sang arabe. Elle ne montrait aucune méfiance et seul son goût de conquête, pouvait laisser imaginer l'énergie qu'elle devait renfermer.

Chloé eut envie de baisser le regard. Son instinct de domination faiblissait. L'acte transgressif qui l'animait tant auparavant, s'affaiblissait devant la fougue de l'inconnue. Se glissant dans la peau de l'assaillante, elle ne voulut pas penser que son regard et son désir étaient masculins.

Les regards croisés de deux femmes qui ne se connaissent pas, peuvent-ils être des regards de femmes ? De ces instants, les deux femmes tiraient une énergie pleine du désir de conquérir l'autre. Chloé se sentait une âme de sculpteur, elle voulait aller vite et couvrir celle qui venait vers elle, d'une enveloppe nouvelle. Elle aimait jouer à l'expérience du fantasme et s'immerger avec son personnage emprisonné dans un univers à deux.

Mais, elle pensait bien que le dominé n'est pas toujours celui que l'on croit. Il lui semblait que le corps de la femme possède un pouvoir et une puissance que l'on sous-estime.

Outre l'énergie engendrée par l'accomplissement de la transgression, Chloé s'attachait à recontextualiser en permanence son fantasme, comme si elle devenait sculpteuse ou artiste un court moment de la journée, le temps d'une rencontre où deux regards se croisent se toisent, se mémorisent sans jamais pouvoir se caresser mutuellement. Elle redoutait le retour à la réalité et à la frustration incontrôlable. Elle savait qu'elle devrait quitter l'univers de son studio fantasmagorique où elle élaborait ses personnages.

D'ailleurs, quel nom pouvait porter pareille créature dotée d'une démarche dont la sensualité donnait force au désir ? La soumise au regard de l'autre, sera-t-elle l'étrange dominatrice, son assistante hiératique ? Quel accès aura-t-elle à la profondeur et à la surface de l'autre ?

L'étrangère allait droit sur Chloé. Son regard devait la dénuder, s'emparer d'elle, se repaître de sa béance. Elle devait l'érotiser, désacraliser son organe sexuel. Elle voulait de son œil caché derrière ses lunettes noires, que Chloé s'abandonne au plaisir et à la douleur de la domination, au service de la jouissance.

Chloé eut l'impression qu'elle avait déjà rencontré cette femme qui ressemblait à une Iranienne. Elle sentait qu'elle irait jusqu'à lui parler, si elle ne baissait pas les yeux. Cette idée confuse la troublait au plus haut point et provoqua un désarroi semblable à une déroute imprévue. Elle jouait la victime. Elle ne savait plus quel rôle elle aurait voulu jouer, à cet instant précis, où tout allait se décider.

Soudain, elle entreprit un voyage à l'intérieur de ses sensations. Sa jouissance d'avoir détourné le regard d'une femme de sa préoccupation intérieure, tombait brusquement. La fantaisie théâtrale qu'elle voulait jouer ne lui plaisait plus.

Le retardement de sa jouissance intérieure commençait l'ascension orgasmique. Elle recherchait le point ultime où elle pourrait être perdue de vue, permettant ainsi l'ouverture d'un autre espace, celui d'une expérimentation sensitive où le corps est parfois très fragmenté. Elle privilégiait l'érotique au sexuel et la recherche de plaisir, à la jouissance, et donc, le suspens à l'apaisement.

Chloé mettait en jeu, devant elle-même, sa pratique masochiste, son goût exacerbé pour l'érotisme intérieur. L'épanouissement en dépendait beaucoup. Elle se jouait son propre spectacle, tout en mettant en scène des acteurs passifs et ignorants, mais forcés quelques instants seulement.

Son obsession résidait dans l'interrogation de savoir où se trouvait son plaisir et celui du dominé. Elle adorait s'introduire en intruse, dans l'espace visuel de l'autre, jouer avec sa curiosité, son envie et son désir. Elle aimait par-dessus tout, le moment de la rupture où l'autre était pris au piège du jeu, pour s'engager à la poursuite d'un désir irrépressible. Elle éprouvait par excellence, la performance qui conduit à l'expérience réelle contrôlée. Elle jouait dans un lieu situé entre l'érotisme du regard et le théâtre de la rue.

Chloé jouissait pleinement, quand elle modifiait l'état de conscience de l'autre, quand, souveraine, elle permettait le lâcher-prise. Dans le jeu théâtral du regard, elle préférait le rôle de dominatrice, qui lui

garantissait de rester la gardienne de l'espace-temps de l'autre.

L'impassibilité de la femme aux lunettes noires prenait l'aspect transgenre. L'ambiguïté dans la relation des regards qui se croisent, s'exacerbe dans ces temps forts. Un temps beaucoup plus intense et insoutenable, que celui qui s'écoule dans l'ascenseur, après les premiers entrecroisements des regards détachés et anonymés. L'étrangère portait un bustier en cuir noir, des bas résilles et des cuissardes à talons hauts. A sa ceinture, pendaient des lanières de cuir qui battaient ses cuisses et ses hanches à chaque pas.

« Elle a tout de la critique d'art et commissaire d'expositions Peter Weibel, à moins qu'elle ne soit journaliste à la recherche du véritable amour romantique et idéal » songeait Chloé. Elle se mit à imaginer que son inconnue voudrait quitter un amant dégoûtant, pour se retrouver dans un milieu bien. Certes, son air détaché, lui fit penser que c'était pour faciliter la relation et la rendre plus évidente. Comment abolir ce protocole de distanciation soutenu par les lunettes noires ? Cette femme avait-elle des moments intimes si brûlants qu'elle soit contrainte de cacher ses yeux, derrière le noir de fumée ? N'est-ce pas pour mettre à distance un corps lacéré de caresses, tellement sa lascivité attirait le regard ? Cette femme venue d'ailleurs, à l'étrangeté si cavalière, qu'elle poussait à l'enfourchement, fabriquait des obstacles entre elle et l'autre ?

Chloé n'en pouvait plus. Ce questionnement feu d'artifice, lui donnait la gîte. Elle s'en voulait de poursuivre ce jeu de cache-cache, de la filmer en cachette. Elle désirait que son inconnue lève son

voile, retire son anonymat, dévoile encore plus sa sensualité masquée.

Démasquer cette proximité devenait un élan propre à rompre l'entretien d'une promiscuité, à peine de circonstances. Evacuer tout sentiment d'extraordinaire, était maintenant une urgence. Décidée à la confrontation à la réalité, poussait Chloé à chercher l'imprégnation sensuelle par l'autre.

Son odeur lui manquait. Elle désirait la toucher, suivre les lignes de son corps, de ses fesses à peine modelées. Elle se mit à deviner cette femme, dans une position inaccoutumée, les deux pieds sur les bords de sa baignoire. Elle et son homme fuyaient-ils l'ennui de la vie de couple dans l'intimité de leur salle de bain, pour se livrer à l'exotisme de l'érotisme ?

Pour Chloé, cette femme devait sûrement appartenir à ce genre de maîtresse. Chloé s'en convainquit à un tel point, qu'elle ne vit pas l'inconnue lui adresser un petit signe de la main, avant de s'effacer hors du jardin. Clouée sur son banc, elle laissa passer le temps, presque effondrée par la rupture avec cet être de passage. Une sorte de frustration immense, s'empara d'elle. Une boule lui monta à la gorge. En somnambule, elle se dirigea vers la sortie et se mit à suivre la grille noire, en direction de la station de métro la plus proche.

Elle entra dans la station de métro accueillie par une bouffée d'air chaud à donner mal à la tête. Bousculée à droite et à gauche, portée par une foule d'inconnus, elle s'engouffra dans le premier tourniquet et glissa machinalement un ticket. Le passage libéré, elle poursuivit son chemin vers la droite puis, descendit un escalier bourré de monde, qui montait ou descendait dans tous les sens. Sur les

murs, d'immenses affiches invitaient à la lecture. Mais habituée aux décors, elle alla, tel un automate, s'asseoir sur un banc, en face de la rame.

De l'autre côté, s'arrêtèrent les premiers wagons, dans un bruit d'enfer, de crissements et de sifflement d'air comprimé. L'odeur particulière aux masses d'acier qui se déplacent, se dissipa sous la voûte, comme par enchantement.

Chloé ne faisait plus cas, des prouesses de la technique, cette modification de la nature en vue de permettre la satisfaction des besoins humains. Pourtant, comme eux, elle devait se faire transporter d'un bout à l'autre de Paris. L'homme est vraiment un être étrange, un être qui n'appartient pas à ce monde spontané et originaire. Elle pensait souvent qu'elle n'y avait pas sa place. Elle se trouvait tellement différente et en même temps, elle ne pouvait plus se passer de la foule, de ce lieu de rencontres ou de conquêtes. Elle savait que l'autre serait lui aussi, en quête de regards plein d'Humanité, de cette étrangeté qui rend si semblable.

Les portes s'ouvrirent dans un cliquement-claquement métallique et dans une précipitation indescriptible, les passagers s'entassèrent, les sièges vides furent rapidement occupés par ces conquistadors du voyage souterrain. Au centre du wagon, s'agglutinait une masse informe de personnes suspendues par une main à un poteau d'acier inoxydable. Les portes se refermèrent avec les mêmes claquements de fouet. La rame bondit vers l'avant, brutalisant ses passagers dans un même élan.

Chloé assise dans la rangée du fond, commença sa quête, au moment précis, où un homme installait un théâtre de marionnettes. Une musique de manège

domina le bruit ambiant. Attirés par le jeu des marionnettes, les regards débridés se tournaient vers le spectacle.

Un homme d'une quarantaine d'années, assis juste en face de la jeune femme, fit mine de s'intéresser au théâtre, en détournant son regard. Quelques instants après, il revint dans l'axe de vision de Chloé, qui se mit à le dévisager sans la moindre précaution. Elle savait le lieu favorable et ne présentant aucun danger.

Une boule de désir lui monta à la gorge, quand elle eut la certitude que l'homme ne pouvait plus jouer l'indifférence. Presque chic, il faisait bien, mais pourquoi prenait-il le métro ? Pour elle, il devait s'appeler Soizic. Une mèche blonde sur un front largement dégarni, lui donnait l'apparence d'un suédois en voyage d'affaires à Paris. Son costume trois pièces, le rendait très respectable. Ses lèvres fines, bien dessinées laissaient croire qu'il devait avoir le rire pincé. L'attaché-case qu'il tenait, contenait pas mal de documents. Son portable dans la main gauche, portait à croire qu'il était souvent sollicité. Il le tenait presque comme la main d'une amie. L'homme avait bon goût. Sa cravate parfaitement accordée au ton de la chemise, poussait Chloé à investiguer sur sa personnalité.

Elle lui compta trois bagues aux doigts, dont une magnifique alliance en or. L'inconnu aux yeux bleus et aux mains fragiles, lui indiquait soudain, sa surprise d'être ainsi détaillé en plein voyage, par une femme.

Soisic baissa les yeux, puis, intrigué, décida de soutenir la charge et releva la tête en même temps. Elle ne le quittait plus des yeux, un sourire malin, sans provocation outrancière.

Chloé vit dans ses yeux, qu'il avait une femme et sans doute deux enfants, qui allaient à l'école. Il y a quelques minutes, il leur avait même adressé un petit message de Paris. Et sa femme, comment était-elle ? Blonde aux yeux bleus, comme lui ! A cette idée, Chloé enfonça encore plus profondément son regard dans celui de Soisic.

Hypnotisé, désesparé par autant d'audace significative, Soisic se laissa déposséder de son identité, de sa fragilité, de son intimité. Il perdait progressivement tout le contrôle de lui-même. Il sentait qu'elle lui demandait de se libérer, de s'abandonner. Elle lui chuchotait à l'oreille « Soisic, tu es à moi. Je te veux à moi seule, pour toujours et dès maintenant ! ».

Il se sentit déposséder, s'ouvrant à l'entremise comme un enfant fondant devant le bonbon tendu.

Elle s'approchait de plus en plus de lui, et posait ses lèvres sur les siennes, en lui disant : « Je veux t'aimer mieux que ta femme, pour que tu l'aimes encore mieux, quand tu la retrouveras ! »

Soisic vit dans les yeux de Chloé, une flamme dominante, qui le fit chanceler et le désir monta en lui, avec une force peu commune. Gêné, il prit son téléphone portable, pour mieux dissimuler son trouble. Les hommes supportent mal ce genre de situation inhabituelle, hors-normes, loin du cadre éducationnel. Un malaise qui entre en concurrence avec un désir d'aller au-delà. Une curiosité particulière, peu commune, qui se mue en véritable excitation. Il eut l'impression d'être saisi par celle qui le convoitait.

Chloé sentit la jouissance s'accroître en elle. Tout devenait tendu, vif, incontrôlable. Il lui fallait contrôler son désir, retarder le plaisir, le laisser aller

jusqu'à son paroxysme. Ses oreilles s'échauffaient, ses bouts de seins se durcissaient. Il la regardait de plus en plus, tandis que ses narines frémissaient. Elle devinait son érection, sous le costume gris cendre.

Chloé entrouvrait les lèvres tellement son désir montait. Elle dut serrer les cuisses afin de ralentir la puissance de l'irrésistible.

Et lui, n'en pouvait déjà plus, de sentir autant de persuasion communicative. Elle l'envahissait. Elle s'emparait de lui, de son corps, de son sexe. Allait-elle faire ce que son épouse lui refusait sans cesse ? Des choses qui ne sont pas bien. Allait-il accepter pour savoir, pour aller jusqu'au bout de ses fantasmes.

Ils eurent le sentiment de se parler, de se presser, l'un contre l'autre, leurs souffles se pénétrant réciproquement de leur chaleur. Leurs mains, en se devinant, cherchaient les parties intimes qui ouvrent au plaisir. Chloé voulait atteindre son organe, qui devait suinter déjà, sous la poussée du désir. S'emparer de cette intimité masculine et la faire sienne. Le pousser vers sa béance, pour qu'il aille jusqu'aux frémissements extrêmes.

Leurs regards fiévreux ne se quittaient plus. Les minutes s'écoulaient et ni l'un, ni l'autre ne pouvait détacher les yeux de ceux de l'autre. Confondus dans le même destin du voyage, ils communiquaient comme des forcenés de la convoitise à deux. Ils s'appartenaient, après une dépossession à deux. Ils avaient confondu leurs réticences au regard de l'autre, le temps d'un voyage expresse, au centre de Paris.

Chloé sentit son corps entré en transes imperceptibles au moment où, le brusque arrêt du métro, bouleversa l'ordre des gens, entre elle et Soisic.

Revenu soudain à la réalité, Soisic confus, interloqué, fit un sourire plein de tendresse, et tout honteux, s'enfuit entre les deux portes qui se refermaient dans un fracas habituel.

Seule, abattue, mouillée en toute part d'elle-même, elle subissait les effets de son orgasme. Ballottée, elle reprenait ses esprits, lorsque la rame toucha au terminus, où elle devait descendre.

Au fond d'elle-même, elle se demanda si d'autres voyageurs avaient été les témoins passifs de leurs ébats. Cela se pouvait-il ? Chloé le désirait, le souhaitait en pensée, comme une nécessaire justification de son acte gratuit. Un sentiment de dégoût d'elle-même, montait du plus profond de son paysage intérieur. Une onde de souffrance mélancolique l'inondait. L'acte revenait. Il s'était enraciné en elle et reprenait le visage hideux du remord qui ronge. Une étrange envie de vomir montait aussi.

Titubant presque, elle s'avança dans le couloir qui sortait du métro. Ses oreilles bourdonnaient, ses tempes palpitaient, ses tétons lui faisaient mal, comme si elle venait de faire l'amour. Par moments, une onde chaude la submergeait, puis, disparaissait aussi vite, pareille à ces vagues qui déferlent sur le sable gris.

Chloé remontait vers le ciel bleu. Elle tentait d'aller vers lui. L'espoir était là, à l'autre bout de ce tunnel de chaleur et d'odeurs désagréables. Ses jambes lui semblaient si lourdes, qu'elle se mit à redouter le pire, ne pas atteindre la lumière du jour. L'angoisse et la peur venaient ensemble, comme des convives de fin de banquet.

Chloé revoyait ses yeux bleus. Il était beau resplendissant de vie et de tendresse. Pourquoi avait-il